

I

« J'espère que votre fille guérira rapidement. »

La vie continue. Un affaire se termine et une autre commence, mon mariage est remis à plus tard mais, au prix que sont payés mes services, il est aussi vrai que leurs revenus le leur permet, j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas être au service du client. Il me reste pourtant une chose à régler avant d'aller au Negresco où le directeur m'attend au sujet de vols de bijoux commis dans son établissement. Un drame épouvantable pour ces gens qui gagnent, au minimum, cent fois plus qu'un cadre moyen, une catastrophe pire que le vol de denrées alimentaires au restaurant du cœur. Ces gens-là doivent se nourrir de pierres, c'est pour ça que leur cœur finit par en être fait. Mais je dois gagner, non ma vie, j'ai bien peur que l'argent ne la rallonge pas, mais ma fortune, de quoi payer l'entretien de ma Rolls, de mon cottage et de ma villa, encore que j'aie des goûts simples, ayant vécu très longtemps dans la simplicité, la chance ayant voulu, qu'ayant un emploi, j'échappe à la misère et puisse payer mon loyer et mes factures. Après avoir quitté l'hôtel, je retrouve les parents de Laurence avec qui je dois avoir une discussion sur un sujet essentiel et délicat concernant leur fille :

« Ce n'est pas très facile, ce que je vais devoir vous dire et que vous devrez accepter. »

Ma marge de manœuvre est étroite car je ne peux révéler des secrets volés, mais je compte sur l'intuition de parents aimants pour faciliter cette tâche ardue. Le père met sa main sur la mienne. Les parents sont encore encore tout à la joie d'avoir retrouvé leur fille vivante après deux ans et plein de reconnaissance pour celui qui leur a ramenée :

« Mon cher monsieur Lebel. Nous vous devons tant et vous pouvez demander tout ce que vous voulez. »

La facture viendra en son temps, et je pense qu'elle sera salée. Mais le Stafilo ont les moyens et je ne me fais pas trop de souci pour eux. Pour l'instant, ma priorité, c'est Laurence, leur fille qu'ils n'ont même pas pu encore voir et qui est partie avec une prostituée, ce qui, pour ce couple de catholiques pratiquants, doit être très difficile à avaler :

« Votre fille, en présence du père Paul, a fait le choix de celle avec qui elle accepterait de rentrer et il est possible qu'elle décide de faire sa vie avec cette même personne. »

Et ce choix, c'est avec une personne du même sexe, une relation homosexuelle. Le visage de la mère se crispe et se ferme, et je sens que je vais devoir passer par le père :

« Monsieur Stafilo, je sais combien c'est difficile pour vous mais je ne peux pas changer la réalité. »

En vérité, je ne suis pas certain que Laurence soit homosexuelle, je crois plus qu'un simple baiser, ce qui n'était qu'un simple jeu innocent au début, chez cette jeune fille dont la sensualité se réveillait tout juste, a fait naître des sentiments dans une âme à l'âge romantique dont l'objet s'est ainsi trompé de destination. Je ne pense pas que Laurence soit homosexuelle, elle a simplement embrassé une fille alors que ça aurait du être un garçon. Monsieur Stafilo ne veut qu'une chose, revoir sa fille, et qu'importe ce qu'elle est ou ce qu'elle a fait :

« Si Laurence veut épouser cette fille, puisque maintenant, les homosexuels peuvent le faire, je serai présent à ses côtés. »

Car il a fallu que le pouvoir politique s'attaque au mariage, et de la manière la plus provocante et polémique qui soit, alors qu'existait déjà un statut légal qui leur permettait de bénéficier des mêmes avantages sans s'attaquer à un sacrement, sans blesser des croyants dans leur foi comme ils nous interdisent pourtant de le faire, sans casser la famille qu'ils n'ont cessé de mettre à mal. Mais il n'est pas encore question de mariage, loin de là, car l'une devra accepter ce qu'est l'autre et je ne sais rien des sentiments de Béatrice :

« J'espère seulement que nous pourrons la voir bientôt et lui dire que nous l'aimons. »

Il se tourne vers son épouse, cherchant son assentiment. Celle-ci le donne finalement, la voix brisée par l'émotion :

« Je suis d'accord. »

C'est tout ce qu'il me fallait, avoir la certitude que tout se passerait bien de ce côté. Maintenant, je dois terminer mon ouvrage :

« Si vous le permettez, je vais contacter le psychiatre pour savoir où ça en est. »

J'appelle le psychiatre qui s'occupe de Laurence et me donne rendez-vous à la clinique où elle est soignée :

« Je serai revenu dans la soirée. »

L'instinct maternel de madame Stafilo prend alors le dessus :

« Monsieur Lebel, il faut vous reposer, vous n'arrêtez pas depuis plusieurs jours, prenez le temps de déjeuner. »

Je ne veux pas perdre de temps, surtout que je vais devoir conduire moi-même. Philippe est reparti ce matin de bonne heure par avion avec maître Ducaze de Montarieux, d'autres affaires les attendent tandis que je m'occuperai des vols de bijoux au Negresco où j'ai pris rendez-vous demain matin avec le directeur :

« Ne vous inquiétez pas, madame, je vais tenir le coup, et puis, j'ai juste le temps. »

J'ai beau jeu de jouer ainsi au héros dévoué et désintéressé, au prix où je suis payé, au volant d'une voiture qui coûte plus de trois-cent fois le salaire minimum d'un ouvrier. Mais, c'est ainsi, je suis riche, maintenant, et, comme je ne pourrai pas changer le monde, autant en profiter. Je pars et roule avec prudence, vers cette clinique qui n'est pas très loin :

« Me voici arrivé. »

Je sonne pour faire ouvrir le portail qui me livre automatiquement le passage et je roule sur une allée gravillonnée, au milieu d'un parc, vers le manoir. où je suis accueilli par le psychiatre dès ma sortie de voiture :

« Bonjour, monsieur Lebel. Le directeur de la clinique nous attend. »

Nous entrons dans le manoir et arrivons bientôt devant la porte du docteur Grégoire, le directeur de la clinique, qui nous fait entrer dans un bureau luxueux où nous-nous asseyons dans un petit salon après les échanges de poignées de mains et politesses de rigueur dans de. Comme je ne peux pas boire d'alcool, conduite oblige, nous discutons devant un thé. Le docteur Grégoire nous présente sa clinique :

« À la différence de beaucoup de cliniques qui sont plutôt des centres de repos médicalisés pour hommes d'affaires surmenés, nous sommes un véritable établissement de soin. »

Il n'y a pas de mépris dans le ton qu'il a employé, juste une constatation. Et d'ailleurs, il ajoute :

« À ce propos, j'ai parlé de vous avec le docteur Bertrand qui ne tarit pas d'éloges à votre sujet. Nous sommes amis et nous faisons souvent du bateau ensemble. »

Le monde est petit, surtout dans ce milieu, et c'est ce qui fait notre réputation et notre fortune, les gens riches se parlent entre eux. Cependant, je reste très prudent :

« Vous comprendrez, docteur, que je suis tenu au secret professionnel. »

Et qui, mieux que lui, peut le comprendre ? Il change donc souplement de sujet, pour ne pas me gêner et nous abordons alors le cas de Laurence, raison de ma venue :

« Pour l'instant, nous n'avons pas beaucoup progressé, mais il est encore trop tôt pour juger de l'avenir. La seule qui puisse l'approcher, c'est Béatrice, qui est restée avec elle depuis qu'elle est dans nos services. Elle a tenté de mordre une infirmière. »

Ce n'est pas bien encourageant et je ne sais pas ce que je vais dire à ses parents :

« Vous pensez que ça peut s'arranger ? »

Le docteur Grégoire caresse la barbe blanche qui mange son visage rond. Il semble être bien ennuyé :

« Il m'est difficile de me prononcer. C'est un cas unique, hors normes, et pour lequel je n'ai ni référence, ni recul qui me permette de hasarder un diagnostic. »

Si maintenant, même pour les fou, on exige des normes :

« Pour l'instant, elle ne parle pas et ne supporte pas de vêtements. Son amie a d'ailleurs décidé de rester nue à ses côtés. »

Pourvu que Béatrice ne devienne pas comme elle, ça n'arrangerait rien :

« Je voudrais, si vous le voulez bien, tenter une petite expérience. »

Le docteur Grégoire me regarde, en disant ça, d'une manière qui ne me dit rien qui vaille, puis il enchaîne :

« Vous êtes venu avec Béatrice et elle vous connaît. J'aimerais que vous alliez la voir. »

Autrement dit, me jeter dans la cage pour voir si j'en sortirai vivant. Mais je crois que je n'ai pas trop le choix et j'accepte :

« D'accord, je vais tenter le coup. »

Après tout, je me suis déjà trouvé près d'elle, et c'était sans une équipe prête à venir me porter secours. Mais je ne savais pas, alors, qu'elle était dangereuse. Nous partons donc, tous trois, dans la partie réservée aux malades. Nous passons par une pièce où un grand nombre sont rassemblés et font des activités diverses :

« Nous avons presque autant de personnel que de patients, ce qui permet une prise en charge quasi permanente. »

On est loin des conditions qui sont celles des hôpitaux publiques où il n'y a parfois qu'une seule infirmière pour tout un service. L'endroit est lumineux et coloré et les patients bénéficient de tout ce qu'il n'y a pas ailleurs, même si ça reste un établissement hospitalier qui ne serait rien sans le dévouement du personnel soignant. Simplement, ici, ils peuvent faire leur travail, et ça fait toute la différence. Certains s'approchent de nous avec curiosité et nous parlent. Le docteur Grégoire s'adresse à eux comme à des enfants mais avec une grande tendresse. Cet homme à la carrure imposante entretient, avec chacun de ses patients, une relation privilégiée. Ça doit presque être un plaisir d'être malade quand on en a les moyens. Nous entrons dans un couloir et nous arrêtons devant une porte de chambre qu'il me désigne :

« C'est ici. »

Un infirmier vient vers nous et le docteur lui demande :

« Comment est-elle ? »

L'homme en blouse blanche répond avec une moue significative :

« Elle est calme si on n'essaie pas d'entrer dans la chambre. »

Ça promet. Le docteur m'encourage du regard et me met la main sur l'épaule :

« Tout ira bien, ne vous en faites pas. Et en cas de problème, nous sommes juste derrière la porte. »

Oui, mais du bon côté, comme le geôlier avec son prisonnier. Une paroi de bois, ça fait toute la différence :

« C'est bon, docteur, je suis prêt. »

J'ai l'impression d'être jeté dans la fosse aux lions. L'infirmier ouvre la porte et j'entre dans la pièce où les deux femmes sont allongées nues sur le sol, Béatrice tenant Laurence dans ses bras. En tous cas, la louve ne réagit pas négativement à mon approche. Je m'assois par terre, devant elles et j'attends sans que, ni l'une, ni l'autre ne fasse un geste ou ne dise quoi que ce soit. Le temps passe ainsi et je tente de m'approcher, puis je m'allonge à mon tour à côté de Laurence. Enfin, je décide de lui parler :

« Bonjour, je suis Adonis. »

Elle ne me répond rien mais me laisse caresser sa chevelure et ses épaules, elle n'a pas de geste agressif, même de défense, contre moi et Béatrice suggère :

« On va essayer de la faire se lever. »

Nous-nous levons et l'aidons à en faire autant puis à marcher dans la pièce et nous lui parlons avec douceur :

« C'est bien, Laurence, continue. »

Je dois avouer que je suis assez ému par la présence de ces deux femmes magnifiques autant que par les progrès que fait Laurence en peu de temps. Il reste encore quelques étapes à franchir, mais je sens que le succès est au bout de la route et je suis assez optimiste quand je sors, presque à regret, et retrouve les deux docteurs qui ont observé toute la scène et sont, eux aussi, assez contents du résultat :

« Demain midi, si vous pouvez venir, vous essaieriez de la faire asseoir à table pour manger. »

C'est que, demain, je commence une nouvelle enquête, et il va falloir mener les deux activités de front. Mais je pense que je vais pouvoir me débrouiller :

« Je vais essayer de me libérer à temps amis si je n'y arrive pas je viendrai dans l'après-midi et je dînerai avec elles. »

II

« Bonjour, monsieur Lebel. Je vous remercie d'être venu. »

Par souci de discrétion, le rendez-vous avec le directeur du Negresco a été fixé dans un café, et non dans son bureau à l'hôtel où mon arrivée aurait été forcément remarquée. Je veux, dès le début, marquer ma différence et ne pas entrer comme un détective, l'hôtel en a déjà un qui est très efficace et je veux voir les choses de l'extérieur. C'est comme un client que je veux entrer dans la place et me faire une idée de la situation :

« Je ne comprends pas. Toutes les précautions sont prises et, outre notre détective, qui connaît bien son métier autant que l'hôtel, nous avons des vidéos, sauf, bien sûr, dans les chambres mais qui sont toutes équipées de coffres-forts. »

Hier soir, j'ai dormi chez les parents de Laurence à qui j'ai expliqué que Béatrice veille sur elle avec le plus grand soin. Il s'en sont montrés émus, et je suis sûr que cette dernière est remontée dans leur estime. Je ne leur ai pas raconté certains détails qui leur auraient fait de la peine et les auraient inquiétés mais je leur ai dit que, même s'il était trop tôt pour se prononcer, il y avait de l'espoir :